

Les doctrines individualistes ont, depuis un siècle, envahi tous les domaines, bouleversant tout, éparpillant toutes les forces sociales sur leur passage.

Formidable est, sur le terrain économique, le mouvement de réaction qui s'opère sous nos yeux et qui, par une poussée irrésistible, entraînera dans des milliers d'associations diverses jusques au dernier des salariés, comme jusques au dernier des patrons.

La réaction franchira-t-elle les confins du domaine politique ?

Tôt ou tard, oui.

Car—on le disait récemment— la société est une grande fédération de forces sociales et d'intérêts sociaux. Ces forces, ces intérêts sont comme la membrure organique de toute nation ; ils sont en quelque sorte ses nerfs et ses muscles. De même qu'on bâtit, non sur le sable mouvant, mais sur des fondements solides, de même faut-il assurer, dans chaque nation, la représentation, non d'une impalpable poussière, mais bien des grandes forces qui la constituent. Alors seulement on fait une œuvre durable et féconde. Or, c'est ce que les gouvernants— et le peuple—finissent toujours par comprendre et par vouloir.

Ajoutons-le, bien entendue, bien pratiquée, généralisée, la représentation des intérêts serait le grand instrument de cette réorganisation sociale qu'appellent de leurs vœux ardents les meilleurs des économistes et des penseurs.

Jos. Hoyois.

LE BON COMBAT Contre le SOCIALISME

(De La Voix de l'Ouvrier, Bruxelles)

Nous lisons l'autre jour, dans la *Gazette de Liège*, les lignes suivantes :

“ Les socialistes réunissent des congrès par-ci, des congrès par-là, tiennent des meetings en tous parages et annoncent des conférences pour “ partout ailleurs.”

Ce qu'ils veulent ? C'est trop long à détailler, ou plutôt c'est vite dit : c'est la suprématie absolue et universelle... pour leurs chefs actuels, en attendant que ceux-ci s'entre-dévorent.

C'est la menace à la bouche qu'ils parlent. Ecoutez-les.

le socialisme sera immédiatement décapité, réduit presque à rien.

Mais, hélas ! il renaîtrait vite de ses cendres.

Non pas que ses principes soient l'expression de la vérité économique, non pas que les masses soient pénétrées de ses doctrines.

Uniquement, parce que notre état social n'est pas absolument ce qu'il devrait être. Parce que les règles de la justice, tout autant que celles de la charité, sont souvent oubliées—sinon méconnues—dans l'organisation du travail et la répartition des bénéfices de la production. Parce que le sort des classes laborieuses laisse, à la veille du XXe siècle, plus peut-être à désirer qu'en plein moyen âge.

Certes, il est bon—et il faut—que les patrons se rapprochent davantage de leurs ouvriers, que le *capital* et le *travail* entretiennent des rapports, plus cordiaux, que le chef d'industrie soit à ses ouvriers, comme le tuteur est à la plante, un soutien efficace.

Mais, quand cela sera, supposez que de nouveaux meneurs socialistes surgissent, leur voix resterait-elle sans écho ?

“ Oui, dit-on, alors les meneurs opéreraient dans le vide.”

Nous n'en croyons rien.

Et cet optimisme nous fait peur. Trop d'économistes, trop de philosophes, trop de démocrates—*en chambre*— le partagent. Ainsi ils s'endorment, et endorment les autres, dans une quiétude pleine de périls.

Qu'ils aillent donc voir le pauvre chez lui, qu'ils étudient sa vie au jour le jour ; dans le milieu où se déroule son existence laborieuse, et non de loin, les pieds sur les chenêts.

Puis, qu'ils reviennent nous dire si quelques réformes à l'eau de rose suffiraient pour réaliser, entre toutes les classes sociales, cette fraternité que le Christ prêchait, il y a près de 2000 ans.

Ceux qui vont plus au fond des choses—les Manning, les de Mun, les Winterer, les Decurtius, pour ne citer que ceux-là—ne les voient pas du même œil. Ils ne se bornent point à demander quelques légères modifications dans le fonctionnement des rouages économiques contemporains. A leurs yeux, la machine sociale tout entière est assez mal construite ; les pièces essentielles en sont mauvaises ou mal jointes et une refonte de la plupart d'entre elles s'impose.

dition d'ailleurs de ne point toucher—comme le réclament les socialistes—aux principes essentiels de toute société civilisée : à la famille d'abord, puis à ce que les Allemands appellent les *droits dérivés du droit à l'existence*, parmi lesquels figure, en première ligne, le droit de propriété.

Jos. Hoyois

AVIS

Afin d'assurer un service plus régulier de notre journal aux abonnés de Québec, nous avons décidé d'en confier la distribution aux autorités postales. Nous avons à payer en conséquence $\frac{1}{2}$ cent par chaque copie délivrée en cette ville, soit annuellement 25 cts par chaque abonné. Pour cette raison, nous sommes forcés de demander aux membres des sociétés de bienfaisance de Québec \$0.75 par an, au lieu de 50 cts.

LE 250e ANNIVERSAIRE

DE

VILLE-MARIE

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* de Montréal :

Le 18 mai 1842, après neuf jours de navigation, M. Paul de Chomedey de Maisonneuve arrivait de Québec au lieu appelé depuis Montréal, pour y établir la colonie dont il était le chef.

Par les soins de Mlle Mance et de Mme de la Peltrie, un autel fut bientôt dressé sur le rivage ; le P. Vimont qui accompagnait l'expédition, entonna le *Veni Creator*, et chanta la messe. Il fit aussi une instruction au cours de laquelle il prononça ces remarquables paroles : “ Ce que vous voyez ici, Messieurs, n'est qu'un grain de senevé ; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion, qu'il faut sans doute que le ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre ; oui, je ne

regne de Jésus-Christ.

Les obstacles, les oppositions même qui avaient dès le début menacé d'arrêter l'entreprise, avaient été écartés par le désintéressement le plus complet des premiers fondateurs ; leur courage et leur piété échurent en héritage aux continuateurs de cette œuvre, bénie par le pape Urbain VIII, et qui s'épanouit d'elle-même sous l'influence de la protection manifeste du ciel.

Depuis le 18 mai 1642, jour où pour la première fois s'offrait le saint sacrifice de la messe, l'Auguste Sacrement n'a pas cessé un instant de résider à Ville-Marie, dont les progrès religieux et matériels sont venus chaque année agrandir et consolider les assises, et accroître les richesses.

Les épreuves ménagées de temps à autre par la main de Dieu, et qui parfois furent bien douloureuses, ne purent ralentir d'une manière sensible la marche régulière de notre cité dans la voie de la prospérité. La progression constante de la population, l'élargissement périodique des limites, les conquêtes de l'industrie, l'activité du commerce, en un mot toutes les améliorations matérielles ont été accompagnées d'un progrès au moins égal pour les œuvres religieuses ; des institutions en grand nombre sont venues s'implanter tour à tour dans la terre féconde de Ville Marie, pour exercer le ministère des âmes, travailler à l'éducation de la jeunesse, soulager l'infortune, ou même pratiquer d'une manière sublime, pour la protection commune, la prière et la pénitence dans les exercices de la vie contemplative.

Les deux ordres religieux et civil se sont prêtés mutuellement un concours efficace pour faire de Montréal la ville populeuse, prospère et profondément chrétienne que l'on admire aujourd'hui.

Après deux siècles et demi d'existence, Montréal peut réclamer le titre assurément très enviable de métropole commerciale du Canada ; il lui est assuré en effet par la manière étonnante dont elle a su profiter de sa position géographique, qui en fait le centre incontesté de tout le *Dominion* ; mais il n'est que juste d'ajouter qu'elle mérite aussi bien le nom de Rome de l'Amérique, qui lui a été donné à cause de ses églises, de ses monastères, de ses établissements de charité, d'éducation et de retraite—leur nombre et leur importance font voir que la ville de Montréal, fondée dans des vues et par des moyens essentiellement reli-